

de la même manière. Il est très calme, alors que je suis colérique, exactement comme Carole, qui a également mon caractère. Ils forment vraiment un beau couple, se complétant malgré leurs nombreuses disputes dues à leurs différences de caractère.

Marco a grandi dans une famille bohème, avec une mère professeur de philosophie et un père artiste peintre et musicien. Son environnement était détendu, rythmé par la musique produite par son père. Ce mode de vie a été difficile à comprendre pour le père de Carole, Jack, pour qui la musique était futile. Dans sa tête, tous les musiciens étaient des punks à chiens. Carole a hérité d'une éducation plus stricte, où l'instruction et le civisme étaient prioritaires. Sa mère était directrice d'une entreprise automobile, et Jack travaillait au ministère. Carole a appris dès son plus jeune âge le travail acharné et la rigueur dans tout ce qu'elle entreprend, ce qui en fait une des meilleures avocates de la ville.

Malheureusement, ils voient de moins en moins leurs grands-parents du côté de Carole, sauf pour Noël et les anniversaires. Les parents de Carole désapprouvent le choix de Carole d'épouser Marco, un roturier travaillant dans une bibliothèque. Carole s'est éloignée de ses parents par amour pour Marco, mais aussi par crainte de leur réaction lorsqu'elle leur a annoncé qu'elle avait adopté deux filles, Anna et moi. Jack aurait préféré des petits-enfants de sang, mais il nous aime Anna et moi comme ses réels petits-enfants. Marco aime prendre son temps et remettre tout au lendemain, tandis que Carole veut que les choses soient bien faites immédiatement. Parfois, je les admire pour leur force face à l'acharnement de la vie, car ils n'ont jamais pu avoir d'enfant, ce qui était le rêve de Carole.

Je ferme mes derniers cartons de livres, descends prudemment les grands escaliers noirs avec mes quatre cartons menaçant de me faire tomber. Je sors dehors pour les déposer dans le camion des déménageurs, qui, au lieu de nous aider, boivent tranquillement leur café et se racontent des blagues de tonton. Je me demande vraiment pourquoi on les paie, à croire qu'ils sont là uniquement pour conduire le camion.

Je m'apprête à rentrer pour aider Carole et Marco dans la cuisine, mais un son horrible parvient à mes oreilles. Je me dirige

alors vers la voiture du côté passager, où Anna écoute sa musique si fort que tout le quartier en profite. Excitée à l'idée de partir, elle trépigne sur son siège, danse sur l'air de sa musique, et joue avec ses longues couettes. J'ouvre la porte et éteins cette musique atroce dans un immense soulagement. Anna s'arrête et me fait un grand sourire, se détache pour me sauter dans les bras.

— C'est bon, on peut y aller, on s'en va pour Londres. Tu as tout fini ?

— Non, je suis désolée, Anna, on ne va pas partir tout de suite. Marco n'a pas fini d'emballer les assiettes, donc on n'est pas parti, dis-je en la reposant par terre.

— Oh non ! On ne va pas partir avec. En plus, elles sont hyper moches, les assiettes de grand-mère. On ne pourrait pas les laisser ici ou les jeter à la poubelle ? réplique-t-elle, les larmes aux yeux.

— Marco aime beaucoup ses assiettes, tu le sais. Mais si on va l'aider toutes les deux, je te promets que l'on sera parti pour Londres avant deux heures de l'après-midi.

— Tu as raison, Maria. Allons les aider, s'exclame-t-elle en retrouvant le sourire.

Nous nous dirigeons vers la cuisine, où Marco et Carole ne se parlent évidemment pas, probablement à cause d'une dispute au sujet des assiettes de grand-mère Yvonne. Parler de la maman de Marco est un sujet sensible chez nous, parce que la dernière fois qu'Yvonne a vu sa belle-fille, elle l'a comparée à une petite-bourgeoise inculte et raciste, et Carole a répliqué en la traitant de vieille hippie puant la clope et le chômage. Cela crée toujours une ambiance particulière lors des repas de famille où deux versions du monde remplies d'aprioris s'affrontent.

Ces situations sont particulièrement délicates pour Marco, qui se retrouve pris entre les deux femmes de sa vie. Il n'est pas du genre à prendre parti, préférant subir cette situation. Je me retrouve dans une situation vraiment gênante, me sentant comme si j'étais sur la frontière entre deux pays ennemis, scrutée, jugée, détestée, et méprisée. Je reste sur le pas de la porte avec Anna, qui n'est pas plus à l'aise que moi dans cette situation et qui a certainement compris la situation en s'accrochant à mes jambes. Je ne sais pas si je dois parler

ou me taire. Dans un élan de courage, je demande timidement :

— Carole... On peut vous aider ?

— Oui, prenez du papier à bulles sur le gros rouleau derrière vous, et emballez les assiettes dedans sans les casser, elles sont fragiles, dit-elle dans un long soupir.

D'accord, je vois l'ambiance. On se glisse vers l'énorme rouleau de papier à bulles, on le déroule et on commence à emballer les assiettes qui ont gardé leur laideur et les petits personnages malveillants depuis le dernier Noël passé en famille, toujours dans cette ambiance glaciale. Au bout d'une heure, on aperçoit enfin le bois de l'armoire dans laquelle était entreposée l'argenterie. Il ne reste plus que quelques assiettes, mais Anna, qui doit en avoir marre, se met à me faire des chatouilles dans le dos pour s'occuper. Je pose l'assiette sur le plan de travail dans le plus grand des silences, je me retourne en regardant méchamment Anna. Elle baisse les yeux, pensant qu'elle a fait une bêtise. Le rouleau de papier à bulles est à hauteur de mon pied, je le renverse par terre d'un coup de pied, je détends mon visage avant de sourire à Anna que j'attrape par la taille avant de l'enrouler comme un saucisson dans le papier à bulles tout en lui faisant des chatouilles dans le cou. Je rigole très fort quand je vois Anna, qui ne peut plus se débattre, à part sa tête et ses pieds, tout son corps est emmêlé dans le papier à bulles. Elle est tellement ridicule dans cette position que Marco et Carole ne peuvent se retenir de rire. On rit tous tellement fort que les fenêtres menacent d'exploser. Marco se détend, se déplace, embrasse Carole, et dit en reprenant sa respiration :

— J'accompagne maman pour les derniers cartons. Maria, aide donc ta sœur qui est tellement ridicule.

Ils prennent le dernier carton, et celui-ci disparaît à l'extérieur. Je déroule Anna de sa prison de bulles et la porte sur mon dos comme un cheval, pour l'emmener jusqu'à la voiture. Avec un grand sourire, elle me chuchote à l'oreille :

— On n'a peut-être pas reçu de félicitations, mais on a redonné le sourire à maman Carole. On est vraiment trop fortes toutes les deux.

— Tu as raison, Anna, on est géniales toutes les deux, dis-je en souriant.

— Allez maintenant, on s'en va à Londres. Youpi ! crie-t-elle joyeusement.

Nous sautons dans la voiture qui démarre, suivi du camion des déménageurs qui ont BIEN profité de leur pause-déjeuner et qui commencent à se remuer. Sur la route, un peu avant l'arrivée, Carole nous tend un gros sandwich que j'attendais depuis un moment. Tout en mangeant, je m'évade dans mes rêves, imaginant mon nouveau lycée, me demandant si mes professeurs seront sympas, si je me ferai des amis rapidement, ma nouvelle maison, ma nouvelle vie. J'espère que ma vie sera différente ici, car Londres me fait tant rêver depuis quelques semaines. Je quitte Newquay avec un petit pincement au cœur, mais je ne peux pas rester ici, car la rentrée dans mon nouveau lycée est dans 10 jours. Apparemment, je ne suis pas la seule pressée d'arriver, à côté de moi, Anna trépigne encore. Une bonne dizaine de kilomètres plus tard, Marco s'exclame :

— Les filles, nous y voilà. Nous sommes devant votre nouvelle maison, dit Marco en sortant de la voiture. Venez vite m'aider à décharger.

— Oui, enfin, nous y sommes. Ça va être cool, dit Anna, joyeuse.

Et voilà comment ma nouvelle vie commence. L'inconnu me fait un peu peur, comme pour chaque être humain, mais je suis sûre que tout ira bien. J'ai déjà traversé la pire épreuve qu'aucun enfant ne devrait traverser, alors rien de pire ne pourrait m'arriver. Un nouveau chapitre s'ouvre avec ma famille, et je vais tout faire pour m'adapter. Derrière moi, les portes du camion de déménagement s'ouvrent avec fracas. Marco décide de commencer par les meubles et de finir avec les cartons.

La première chose que je fais c'est d'aller dans ma nouvelle chambre. Je suis si heureuse, une grande bibliothèque sur tout un mur. Le seul meuble qui est resté dans ma chambre c'est ce sublime miroir ancien, je ne peux pas m'empêcher de le toucher et de me regarder dedans, il est super beau. J'essaie de faire une belle photo dedans mais Marco me déconcentre :

— Allez, les filles, on se remonte les manches et on décharge le camion ! dit mon père en s'enthousiasmant.

Chapitre I :

Gravé dans la peau

Elles sont là, très proches de moi, et je redoute l'inévitable qui va m'arriver. Cela fait plus d'une heure que je n'ose plus bouger, tétanisée par la peur et le désespoir qui m'ont complètement figée. Leurs échos résonnent tout autour de moi, créant un tourbillon dans ma tête. Mon corps semble sur le point de m'abandonner définitivement, prêt à défaillir. La terreur m'envahit à l'idée qu'elles puissent me saisir, me toucher, me torturer, ou me faire du mal. Leurs cris sadiques résonnent cruellement, comme s'ils avaient pris possession de mon être. Lorsque je sens enfin que mon corps accepte de m'obéir, je me laisse tomber au sol et me recroqueville sur moi-même, tel un escargot replié dans sa coquille.

Je ne sais pas comment j'en suis arrivée là, mais je comprends que je ne pourrai jamais m'échapper, à moins d'un miracle. Je suis captive de ces voix glaçantes qui glacent le sang, destinée à me soumettre à leurs volontés. Tout est sombre et silencieux autour de moi, et je ne parviens même pas à discerner s'il fait jour ou nuit. Une voix invisible résonne violemment dans ma tête, mon cœur tambourine dans ma poitrine comme un tam-tam, et tout mon corps tremble comme une feuille au vent. À cet instant précis, je souhaite ardemment mourir, éprouvant une peur plus intense que jamais. L'angoisse de me faire saisir par ces cris stridents ronge ma conscience et mon esprit, les larmes brûlantes ruisselant le long de mon visage.

Soudain, je sens un vent glacial dans mon dos, provoquant une telle terreur que je me relève d'un bond et cours le plus

vite possible, sans savoir où je vais. C'est mon instinct de survie qui prend les rênes, car je ne suis plus capable de réfléchir rationnellement. L'impression de faire du surplace m'envahit, les cris se rapprochent davantage, et je sais qu'ils me veulent du mal. Je cours sans m'arrêter, complètement au hasard. Cependant, les voix sont trop rapides pour moi, elles me rattrapent, et une fumée blanche s'enroule autour de mon corps, serrant tellement fort qu'elle menace de m'étouffer.

Soudain, une voix familière me crie :

— MARIA, MARIA, MARIA, réveille-toi, je t'en supplie !

Je me réveille en sursaut, la sueur dégoulinant sur mon visage. Il me faut un moment pour reprendre mes esprits et ma respiration. La panique me submerge, et je m'aperçois finalement qu'Anna est assise sur mes jambes, me fixant comme si j'étais une étrangère. Peinant à respirer, je la regarde avec anxiété, et elle me fixe avec curiosité.

— Qu'est-ce qui se passe ? dis-je d'une voix tremblante.

— Tu as encore fait un cauchemar. Cela fait plus d'une semaine que l'on a emménagé, et tu fais des cauchemars toutes les nuits, dit-elle en me faisant un câlin.

— Ne t'inquiète pas, ce n'était qu'un rêve, répondis-je en lui caressant la tête.

— Venez vite déjeuner avec les filles, dit Carole qui vient de passer devant la porte de ma chambre.

Nous descendons dans la salle à manger, et comme chaque matin, Marco nous a préparé un délicieux petit déjeuner avec des œufs, du bacon, des tartines de Nutella, des toasts avec du beurre, des crêpes, des pancakes, du pain perdu, des croissants, des pains au chocolat, des brioches, des muffins et un gâteau aux pommes. En réalité, ce copieux petit déjeuner est un excellent prétexte pour en offrir tous les matins à nos nouveaux voisins en cas de surplus. Nous ne sommes que quatre à manger, et comme nous ne finissons jamais tous les petits déjeuners, Marco les offre aux voisins pour se faire bien voir. Il faut dire que Marco a grandi dans un quartier populaire au nord de l'Angleterre, Marco a des troubles de l'attention, il était différent des autres enfants et se faire des amis

n'était pas chose facile pour lui. Dès qu'il a quitté le domicile parental, il s'est mis en tête de créer de bonnes relations avec toutes les personnes qu'il croiserait. De plus, Marco a toujours eu un don pour la cuisine, un talent que ses parents ont bien exploité. À l'âge de 14 ans, pendant chaque vacance scolaire, il passait ses journées derrière les fourneaux, développant un amour pour la cuisine.

Carole laisse faire, elle trouve plaisir à cela, et cela fait particulièrement plaisir au voisin, surtout Marco, qui est un peu la « bonne patte » du quartier. Les voisins sont ravis d'avoir un petit déjeuner gratuit, et certains semblent nous dérouler le tapis rouge lorsque nous sortons de chez nous. C'est particulièrement le cas de notre vieille voisine, madame Haloin, radine comme pas permis, ainsi que des Bourdin avec leurs six enfants qui doivent faire attention à leurs dépenses en fin de mois. Toutes les classes sociales se retrouvent, créant une ambiance plutôt sympathique. J'espère simplement que Marco ne se fera pas trop marcher dessus.

Finalement assise à table, je déguste des tartines de Nutella tout en parcourant le journal, comme chaque matin. Ma sœur trouve toujours cela ridicule de lire le journal sans avoir au moins un demi-siècle, mais cela me détend. Bien que cela puisse être considéré comme une habitude de vieux, j'ai toujours vu mes proches le faire. Alors que je me plonge dans les potins locaux, Anna ne peut s'empêcher de raconter son exploit.

— Maria a fait un gros cauchemar cette nuit, mais je l'ai sauvée en la réveillant. Elle m'a vraiment fait très peur.

— Bravo, Anna, je suis fière de toi, dit Carole. Il va falloir faire quelque chose, Maria. Tu ne peux pas passer d'aussi mauvaises nuits indéfiniment. La rentrée, c'est dans deux jours.

— Mais qu'est-ce que tu veux qu'on y fasse ? On ne va pas appeler un exorciste. Ça va bien finir par passer, et si elle ne lisait pas tous ces romans d'horreur, elle ferait moins de cauchemars, réplique Marco.

— Depuis quand lire des livres serait néfaste pour la santé ? Ce goût pour la lecture est, selon moi, la raison de ses résultats scolaires exceptionnels. Je ne veux pas prendre ça à la légère, le sommeil, c'est important, ajoute Carole vexée.

— Sinon, on fait quoi aujourd’hui ? demande Anna sans se préoccuper de la discussion. Je suis sûr qu’on peut trouver un parc d’attractions dans le coin.

— Non, pas de parc d’attractions. J’ai encore plein de choses à payer, je ne veux pas de frais supplémentaires. Je ne sais pas s’il y a quelque chose de gratuit à faire dans le coin, demande Carole dans un long soupir.

— On pourrait aller visiter le manoir de la famille Rundeur. Il a été construit il y a très longtemps, en 1425, et l’homme qui habitait dedans était considéré comme un sorcier. Les villageois le trouvaient trop réservé, voire un peu fou, et certains disaient même l’avoir vu parler avec le diable. Mais rien n’a jamais été prouvé, dis-je intéressée.

— Ah non, ça ne va pas être possible. Au bureau, j’ai entendu dire que les Rundeur veulent démolir ce manoir. Il menace de s’écrouler à tout moment, faut dire qu’il n’est plus très jeune, dit Marco.

— Si on ne peut pas faire une sortie culturelle, je propose d’aller faire les magasins. Les soldes sont presque finies, et les filles n’ont plus rien à se mettre sur le dos pour la mi-saison, dit Carole joyeuse.

— Je croyais que tu ne voulais pas faire de frais en plus ? demande Marco.

— Entre se goinfrer de barbe à papa ou faire en sorte que nos filles ne partent pas nues à l’école, il y a une différence, répond Carole.

— Je préférerais rester ici. J’irais probablement me balader dans le quartier, dis-je.

Tout le monde quitte la table sans un bruit, sauf Carole, qui débarrasse le petit déjeuner. Marco va chez le voisin pour leur livrer le petit déjeuner, tandis que moi, je retourne dans ma chambre pour débarrasser mes cartons. Comme toujours, ma procrastination fait que je n’ai encore rien commencé. J’ai eu la plus grande chambre, Carole affirmait que j’avais besoin d’espace, et je ne la contredis pas, bien au contraire. Moi, je voulais cette chambre pour l’immense bibliothèque dans le mur du fond où mes livres pourront moisir encore quelques années. J’ai pu y entreposer tous mes romans

d'horreur. J'adore ce genre de romans, bien que j'aie détesté pratiquement toutes les adaptations cinématographiques. Je sais que c'est pareil pour beaucoup de livres adaptés au cinéma, mais les romans d'horreur sont vraiment décevants. Les acteurs sont nuls, les monstres, les spectres, les zombies, les fantômes ne sont pas du tout semblables à ce que j'avais imaginé. Je suis souvent déçue, et vraiment, je préfère de loin lire les livres, cela me permet de m'évader et de faire travailler mon imagination. J'aime aussi beaucoup les romans d'amour, mais pas les histoires romantiques à l'eau de rose, plutôt les amours tragiques ou impossibles. Je n'aime pas avoir l'impression de connaître la fin du livre alors que je suis au chapitre deux, je veux du suspense. Je me perds dans mes pensées, il faut vite que je range tout, sinon Carole me passera un sacré savon.

Je suis en train de ranger mes livres lorsque je tombe sur un ouvrage auquel je n'ai pas prêté attention en faisant mes cartons. Ce livre est le plus précieux de tous, le seul souvenir tangible de mes parents. C'est un album photo où ma mère a rassemblé toutes les images des moments marquants de sa vie, incluant son mariage, ma naissance et celle d'Anna. Ma mère, Nathalie Toriane, et mon père, Greg Toriane, ont tous deux perdu la vie dans un accident de voiture dont Anna et moi sommes les seules survivantes.

Ma mère était une femme d'une grande douceur, arborant un sourire angélique. Elle adorait les enfants, travaillant chaque jour dans une pouponnière pour prendre soin des nouveau-nés. Mon père, quant à lui, était d'un calme apparent, mais exigeant envers lui-même. Historien, spécialisé en médiévisme, il m'a transmis la passion pour la lecture et les matières littéraires. Mes parents étaient des êtres exceptionnels, et peu d'enfants peuvent se vanter d'avoir eu des parents comme les miens.

Le souvenir de ce jour tragique me revient en mémoire. Nous étions dans la voiture, Anna dans son couffin à l'arrière, et mes parents. Nous nous rendions dans une exposition éphémère sur les philosophes lumières que papa voulait visiter avant d'y emmener ses étudiants. Ma mère était enceinte de sept mois, portant en elle le bonheur d'un petit garçon que mon père rêvait d'appeler

Estéban. Malgré sa fatigue, elle a insisté pour nous accompagner. Nous chantions une chanson pour endormir Anna.

Le rire de ma mère, la voix chantante de mon père, les sourires naissants d'Anna... tous ces moments heureux ont été brisés soudainement. Face à nous, à une vitesse folle, un homme en état d'ivresse slalomait entre les voitures en sens inverse sur l'autoroute. Mon père a à peine eu le temps de freiner, et notre voiture s'est retrouvée perpendiculaire à la route. L'homme a percuté violemment l'avant de notre voiture, ce qui nous a sauvées, Anna et moi. Le choc de la collision résonne encore dans ma mémoire.

Après l'impact, j'ai perdu connaissance. Anna a eu la chance de subir peu de dommages, moi, j'ai eu le poignet légèrement foulé. Lorsque j'ai repris connaissance, je me suis retrouvée sur les lieux de l'accident. Les pompiers m'avaient sortie de la voiture. Sur un brancard, avec ma peluche dans les bras, j'ai assisté à l'agitation autour de moi. Les sirènes des pompiers hurlaient, la police maîtrisait le conducteur ivre qui nous avait percutés, et des urgentistes accouraient pour aider ma sœur paniquée.

Je me suis approchée de la voiture qui était dans un triste état. Un des draps blancs posés sur la route attirait mon attention. Il ne m'a pas fallu longtemps pour comprendre que le corps de mes parents reposait là, sous ces draps maculés de sang, sans vie. Les pompiers m'ont pris par la main, mais j'ai refusé. Je voulais voir ma mère. Je me suis approchée des corps de mes parents, côte à côte sous le drap. L'horreur s'est emparée de moi lorsque j'ai retiré les draps. Mes parents, ensanglantés, le teint bleu, leurs sourires figés, leur vie avait disparu. Une vague de douleur intense m'a submergée, la pire douleur de ma vie. Tétanisée, j'ai murmuré d'une petite voix :

— Maman, réveille-toi s'il te plaît. Maman, ne dors pas, papa, nous devons aller au musée. Anna est là-bas, elle pleure. J'ai vraiment besoin d'un câlin. Réveillez-vous, s'il vous plaît, j'ai très peur.

— Je suis désolé, ma petite, mais tes parents ne se réveilleront plus jamais. Ils n'ont même pas pu te dire au revoir, m'a dit un pompier à côté de moi.

Je me suis levée, comprenant soudainement. Je ne savais plus quoi faire, je suis tombée par terre, roulant au sol en hurlant mon

désespoir, me débattant. J'entendais les pleurs d'Anna au loin, ce qui me rendait encore plus triste. Je hurlais à la mort, ma poitrine prête à exploser. Je les suppliais de se réveiller, de se lever, voulant un dernier mot, un dernier câlin, même un simple sourire aurait suffi. J'arrachais mes cheveux, me griffant les bras jusqu'à saigner. Pleurant à chaudes larmes, mon cerveau ne supporta pas le choc émotionnel, et je perdis connaissance.

Lorsque je me suis réveillée quelques heures plus tard, j'étais à l'hôpital. Anna était à côté de moi dans un berceau, dormant paisiblement. Je n'avais plus le goût de rire ni de vivre. Je voulais rejoindre mes parents, ayant perdu à jamais mon innocence d'enfant. Je savais que ma vie serait transformée, une souffrance quotidienne, mais je ne pouvais pas abandonner Anna toute seule. À l'âge de huit ans, j'étais déjà seule, sans personne sur qui compter, personne pour me consoler. Un médecin et une assistante sociale sont venus me voir, expliquant que ma sœur et moi serions placées dans une famille d'accueil, avec un suivi psychologique jusqu'à mes douze ans. Ne comprenant pas tout, j'ai simplement acquiescé de la tête. Un peu plus tard, Carole et Marco ont frappé à la porte de ma chambre d'hôpital, me souriant. Ils se sont assis au bord de mon lit, et Marco m'a dit :

— Bonjour, Maria, je m'appelle Marco, et voici Carole, ma femme. Nous sommes conscients du choc que tu es en train de vivre, et nous savons que l'idée d'avoir une nouvelle famille ne sera pas facile pour toi. Mais tu peux nous faire confiance, nous sommes là pour toi.

— Il te faudra un peu de temps pour t'intégrer parmi nous, mais nous ne te brusquerons pas. Tu n'es même pas obligée de nous appeler papa et maman. Nous allons t'aider, toi et ta petite sœur, à surmonter cette épreuve difficile, et nous serons à tes côtés tout au long de ta vie, je te le promets, dit Carole.

Leur voix était apaisante et chaleureuse, me laissant immédiatement percevoir leur sincérité. Leur réconfort était immense, et malgré l'épreuve que je venais de traverser, j'avais envie de leur faire confiance. J'avais besoin d'un adulte, moi et ma sœur, pour nous en sortir seules, étions si jeunes et fragiles.

— Je veux ma maman...

Les bras de Carole m'ont entourée, me faisant ressentir qu'elle avait toujours rêvé d'être maman. Mais je savais aussi que je ne pourrais jamais les appeler maman et papa parce que mon cœur avait été brisé ce jour-là, le jour du drame de ma vie. J'avais perdu tout ce qui comptait : mes parents, ma joie de vivre, mes repères. Il me restait seulement ma petite sœur comme une minuscule étoile à laquelle me raccrocher.

Sur le lit, une larme a coulé sur ma joue. Je n'avais pas ouvert ce livre depuis des années, et sa lecture me faisait mal. Carole avait continué à écrire notre histoire à Anna et moi, mais elle ne souhaitait jamais apparaître sur les photos. Elle disait que cela ne regardait que ma mère, ma sœur et moi. J'avais offert ce livre à Carole deux ans après mon adoption, mais je ne l'avais jamais montré à Anna, de peur qu'elle souffre. Cependant, je pense qu'il est temps qu'elle le voie. J'avais eu beaucoup de chance d'avoir Carole et Marco comme parents adoptifs, je les aime vraiment, mais chaque jour, mes pensées se tournaient vers mes parents. C'était la première fois que je voulais volontairement replonger dans l'accident. Je pleurais à chaudes larmes lorsqu'Anna s'est assise à côté de moi sur le lit.

— C'est maman et papa sur cette photo ?

— Oui, nous étions à la maternité, tu venais de naître, dis-je d'une voix tremblante.

— Ils doivent te manquer beaucoup, pas vrai ?

— Oui, énormément. Il y a un an, je me suis fait tatouer autour d'une rose des vents leurs initiales, le N de Nathalie et le G de Greg. Et tu sais que maman attendait un petit garçon, elle voulait l'appeler Estéban, alors j'ai ajouté le E pour ne pas oublier ce bébé qui est mort dans le ventre de notre maman. Mais je ne t'ai pas oubliée, car il y a aussi ton initiale à toi.

— Ah d'accord. Carole m'avait déjà parlé de ce bébé, dit-elle avec tristesse. Je ne me souviens de rien, mais je sens au fond de mon cœur qu'il me manque quelque chose.

Je la prends dans mes bras, collant sa tête contre mon épaule. Et pour être honnête, je suis contente qu'elle sache qu'elle a eu de véritables parents qui l'aimaient. Même si j'apprécie beaucoup

Carole et Marco, je ne peux pas oublier mes parents. Parfois, je m'en veux de ne pas leur témoigner autant d'amour qu'ils m'en ont donné, mais je suppose que c'est normal.

Je continue de partager des photos de papa et maman, et c'est une grande fierté pour moi de maintenir vivant le souvenir de mes parents dans le cœur d'Anna. Marco toque à la porte et entre dans ma chambre.

— Désolé de vous déranger, mais on va aller en ville avec Carole.

— Allez-y avec Anna, moi je vais rester dans le coin, je réponds.

— Très bien, comme tu voudras, mais ne fais pas de bêtises et rentre pour le dîner.

Il part avec Anna, me laissant l'occasion de faire un petit tour en ville pour me familiariser avec cet environnement. Mais pas question de partir le ventre vide, je descends dans la cuisine, attrape un morceau de pain, du beurre et du jambon, et voilà un beau sandwich qui va entretenir mon corps trapu. Ce physique n'est peut-être pas idéal pour le basket, mais à force d'entraînement, j'ai développé une force considérable dans les jambes et une aptitude exceptionnelle en défense.

Une fois mon casse-croûte avalé, je sors dehors, décidée à explorer la ville. En parcourant les rues animées de Londres, je m'extasie devant les fameux bus à deux étages et les emblématiques cabines téléphoniques rouges qui font le charme de la ville. Arrivée au square, je jette un coup d'œil au terrain de jeux et à l'espace pique-nique, mais mon attention est attirée par le lac au fond du parc.

En passant devant le terrain de basket, où évidemment les jeunes profitent de leurs derniers jours de vacances, je ressens les regards insistants comme si j'étais une étrangère. N'aimant pas esquiver, je m'arrête et les fixe à mon tour. Ils sont dix, tous me dévisagent, mais je tiens bon, refusant d'être intimidée. L'un d'eux se décide enfin à s'approcher, un jeune homme aux cheveux presque blancs et aux yeux bleus.

Il me fixe méchamment, je fais de même. D'un geste assuré, il s'approche, attrape mon bras gauche et serre si fort que je sens la circulation du sang se couper. En examinant mon tatouage, il remonte ses yeux vers les miens et lance d'un ton moqueur :

— « G. A. E. N ». Mis dans l'ordre, ça fait « ange » ou « nage ». Pourquoi tu as fait ça ?

— Non mais de quoi je me mêle ? Va jouer ailleurs ! dis-je sèchement.

— Ton tatouage m'intrigue, pourquoi l'avoir écrit ? dit-il calmement.

— Parce que mon père est un ange et ma mère une sirène. Tu as d'autres questions ?! je réplique en retirant mon bras de ses mains.

— Ce n'est pas la peine de t'énerver comme ça, ma belle, dit-il avec une douceur qui commence à m'agacer.

— Encore une chance que je m'énerve, tu n'as rien de mieux à faire avec tes potes que de regarder les gens de travers et en plus de ça de venir juger quelque chose dont tu ne sais rien ? Pourquoi tu viens me voir, je ne t'ai rien demandé ! dis-je énervée.

— Tu le sauras bien assez vite, ma belle, dit-il en tournant les talons.

— Ça veut dire quoi ça ?

— Ça veut dire qu'on se reverra très prochainement.

Il partit sans dire un mot, se contentant de rire bêtement. La colère monte en moi, et si je savais me battre, je lui aurais mis une patate. Totalement bouleversée par ces mots, je rebrousse chemin en serrant les poings. Je ne supporte pas qu'on se moque de moi de cette manière. Je refais toutes les rues de Londres en méprisant, et en arrivant chez moi, je retourne m'enfermer dans ma chambre. Je n'ai pas envie de continuer à parler avec ce mec. J'aurais voulu lui clouer le bec, il est vraiment étrange. Parmi tous les individus étranges de cette ville, il a fallu que je rencontre celui qui a le comportement le plus agaçant et sûr de lui. Le revoir ? Bien sûr, on va partir à l'aventure ensemble, y a aucun doute. Non mais sans blague, il mériterait une correction, ce sale gosse, plutôt crevé que devenir ami avec lui.

Chapitre II : Nouvelle année scolaire

Anna, Marco, et Carole reviennent enfin de leur virée shopping. Anna a le sourire jusqu'aux oreilles et s'empresse de courir dans sa chambre pour ranger les dizaines de sacs remplis de vêtements à la mode que toutes les autres filles de la ville ont probablement déjà dans leurs placards. Carole est totalement euphorique avec ses nouveaux pinceaux, palette pour les yeux, rouge à lèvres, et autres crèmes bourrées de substances controversées qui ont été testées sur les fesses d'un pauvre lapin innocent. Quant à Marco, il revient avec de quoi s'occuper de l'entretien de notre jardin et visiblement quelques vêtements. Je ne l'ai jamais vu aussi enthousiaste depuis qu'il a pu s'acheter un nouveau costume. Cette passion pour le shopping, ils la partagent tous les trois, alors que moi, je ne comprendrai jamais leur engouement à acheter des vêtements trois fois par mois. Faire la queue pour les cabines, se déshabiller, s'habiller, changer la taille, essayer la tenue avec des accessoires, sélectionner en fonction du budget, et refaire la queue en caisse, c'est vraiment une corvée. Personnellement, je le fais une fois par an, autour de mon anniversaire, juste pour avoir une touche de nouveauté, mais cela ne me fait pas fantasmer.

Cependant, je dois avouer que mon attitude aigrie résulte surtout d'une jalousie refoulée. Si j'aimais mon corps et mon visage, j'aurais sans doute bien plus envie d'aller m'habiller avec autre chose que mon look monochrome. Parfois, Carole m'achète des vêtements pendant l'année, mais ils ne sont jamais à mon goût, toujours trop excentriques, toujours trop vintage. Même quand ils me plaisent, je ne les porte jamais par peur d'être prise pour un clown. Malgré tout, je ne veux pas gâcher leur joie de vivre, alors

je ne vais pas leur raconter ma mésaventure de tout à l'heure. Sans compter que je veux éviter les réflexions gênantes du genre « tu le trouvais beau », « tu as eu un coup de cœur pour lui », que fredonne chaque parent à leurs enfants sans imaginer la gêne qu'ils génèrent. J'imagine déjà le sourire sur leurs visages et leurs petits ricanements. Par pitié, je ne veux pas de ça. D'ailleurs, cela mériterait une amende pour non-respect de la vie privée. Vraiment, si j'avais un quelconque pouvoir sur la justice, j'aurais des idées brillantes. Je garde cette idée de carrière dans un coin de ma tête.

Ils déposent leurs sacs dans le couloir, et je commence à monter les escaliers pour aller dans ma chambre me détendre avec un bon chocolat chaud et des beignets fourrés au Nutella. J'adore les beignets au Nutella. Ma mère m'avait appris à en faire quand elle attendait Anna. C'était son envie de femme enceinte, elle ne mangeait que ça, ce qui lui a valu, selon ses dires, du diabète gestationnel. Devant ma porte, j'entends Anna qui arrive de nulle part avec son grand sourire. Elle vient timidement vers moi et me tend un paquet.

— Tiens, on a trouvé ça pour toi !

— Merci, ma grande, dis-je en lui faisant un bisou.

Après cela, tout le monde vaque à ses occupations habituelles. Marco exprime ses talents artistiques sur les buissons du jardin, Carole continue de peindre la salle de bains avec des couleurs très voyantes qui donnent la migraine. Anna joue dans sa chambre avec sa montagne de poupées reçues à son anniversaire, et moi, je vais enfin terminer ce livre d'horreur que je lis depuis plus de deux semaines. Ce bouquin est vraiment palpitant mais traîne en longueur dans certains chapitres. Marco a toujours détesté mes lectures, il dit que je parais très glauque auprès des gens que je rencontre. Mais moi, j'aime bien. Je pense qu'on a tous besoin de sensations fortes et d'adrénaline. Certains procurent cette sensation en roulant à 130 avec une voiture de rallye, d'autres enchaînent les manèges à sensation, d'autres jouent avec la mort ou les interdits. Alors que moi, je lis des romans sous ma couette avec de quoi manger. C'est bien moins impressionnant, mais tout aussi efficace. Je suis sur le point de finir mon livre, même si je sens

que la fin ne va pas être au top. Il ne me reste plus que 20 pages à lire, et au moment le plus excitant, Carole hurle :

— Maria, on mange !

Tu ne veux pas attendre un peu ? demandai-je en espérant qu'elle dise oui.

— Non vous avez école demain, Anna doit se coucher tôt. Alors, dépêche-toi, s'il te plaît.

Oui, c'est bon, j'arrive, dis-je en soufflant.

En sortant de mon lit, je remarque le paquet qu'Anna m'a donné. Si je ne l'ouvre pas, elle va être triste et va me faire une scène en me rappelant que je ne l'aime pas assez. Si elle savait à quel point c'est faux, c'est juste que le monde ne tourne pas autour d'elle et ça, elle a du mal à le comprendre. J'arrache en un tournemain le papier coloré et découvre un superbe sac à main qui va bien me servir demain. J'avais prévu de prendre celui de l'année précédente, mais celui-ci est bien mieux. Ma sœur connaît très bien mes goûts, contrairement à Carole qui achète les vêtements en fonction des saisons : gros pull en laine l'hiver et short en toile l'été, ce qui est, je dois l'admettre, en adéquation avec la météo. Mais je suis sûr qu'aucun Jean-Paul Gautier et autre Karl Lagerfeld ne voudrait de ses horreurs pour leur nouvelle collection. Je pose mon sac dans mon placard et descends à la cuisine, l'odeur de viande me met l'eau à la bouche. Je mange en vitesse ma viande et le plat de pâtes que Carole a préparé. Je remercie ma sœur pour son cadeau, je fais un bisou à tout le monde et cours dans ma chambre pour terminer ces fichus livres. Je me replonge dans les pages de mon polar, toujours sous ma couette avec le poids du repas sur le ventre. Je termine la vingtième page avant de jeter le livre sur ma table de chevet. La fin est vraiment trop nulle, comme je m'en doutais. Ce livre est vraiment décevant, voire carrément nul. Je me suis presque étouffée en mangeant mon repas tant j'étais pressé de remonter, et je tombe sur cette fin d'histoire finie à la va-vite. Je me couche déçu par cette fin de roman miteuse.

Elle m'emporte vers l'au-delà, ces voix insupportables, je voudrais mourir pour ne plus les entendre, mais l'instinct de

survie me fait persévérer. Cette épaisse fumée blanche m'empêche de bouger et de crier au secours. Elle couvre ma bouche, bloque mes mains et mes pieds comme si j'étais bloqué. Je suis seule, perdue, c'est la fin pour moi. Je vais rejoindre mes parents. Je ne peux décrire à quel point je suis terrifiée. Je sens que ma mort est proche, je crains qu'elle soit douloureuse. Qui va rester avec ma sœur si je disparaissais ? Comment soigner le chagrin de Carole qui a tant pris soin de moi ? L'épaisse fumée blanche s'élève dans les airs, elle me frôle mais ne me touche pas. Elle prend la forme d'une silhouette humaine, un peu floue, mais je distingue le corps d'un humain. Je ne comprends pas ce qui m'arrive. J'entends une voix qui m'est familière, elle me glace le sens et en même temps elle me rassure, et je ne sais pas pourquoi. Cette silhouette porte un bébé dans ses bras. Je reconnais ce corps parfait entre mille, cette chevelure brune, ces talons hauts, cette voix douce que j'entends comme un écho. Le bébé qui gesticule, c'est moi. Je reconnais le jouet dans ma main et la silhouette, ce corps fin, ces longs cheveux. C'est ma maman biologique, ma douce, sublime, adorée et défunte maman. Une autre silhouette apparaît et vient se poster au-dessus du bébé. Celle-ci est plus imposante, plus charismatique, mais tout aussi tendre et attentionnée. Sans doute, je devine que c'est mon cher père. Pourquoi je les revois maintenant, dans de telles circonstances ? La fumée blanche me montre toujours avec ces silhouettes, ma vie de famille unie, mon évolution : mes premiers pas, mon entrée en école primaire, mes anniversaires, mes joies, mes peines, des moments oubliés, la naissance d'Anna, et bien sûr, l'accident de mes parents... Je ferme les yeux pour ne pas voir encore une fois leurs corps sans vie par terre, ne plus jamais revoir tout ce sang, ne plus jamais entendre une sirène de pompiers, ne plus jamais avoir à revivre ça, ne plus jamais penser à cette odeur de mort. Je m'étais juré de fuir mes démons, ne plus jamais penser au pire de ma vie, et tout à coup...

Je me réveille en sueur dans mon lit, désorientée. Il me faut un moment pour réaliser que je suis en sécurité. Je reprends mes esprits en prenant de profondes respirations. Heureusement, mon réveil n'a pas encore sonné, et je ne suis pas en retard. C'est une grande chance, car quelle image donnerais-je au lycée si, dès le premier jour, j'arrivais en retard ?

Je saute hors de mon lit, me précipite vers la cuisine pour savourer le délicieux petit déjeuner que Marco a préparé avec soin. Je dévore rapidement deux tartines de confiture avant de me hâter vers la salle de bains. Les sueurs de cette nuit me font douter de mon odeur corporelle, donc je prends un peu plus de temps que d'habitude sous la douche du matin. Me dépêcher alors que je suis à l'heure peut sembler absurde, mais c'est simplement parce que je crains d'arriver après Carole.

Carole est une femme très coquette, refaisant son maquillage au moins une quinzaine de fois avant de le trouver parfait. Paraît-il que les avocates doivent être bien maquillées pour faire bonne impression.

Elle refuse catégoriquement de partager la salle de bains, même si elle est assez grande pour deux. Cela pourrait la déconcentrer, et malheur à celui qui la dérangerait et lui ferait rater son eye-liner. Parfois, elle réagit vraiment comme une adolescente. Heureusement, j'arrive à temps, ce qui me permet de prendre mon temps pour me préparer. J'ai déjà choisi ce que je vais porter pour faire bonne impression malgré l'aspect superficiel de la chose. Je ne sais pas pourquoi je fais ça, surtout que cela ne se produit que les jours de rentrée. Cela étant, je m'en fiche complètement. J'aime prendre soin de moi, mais pas pendant une éternité. Je vais au lycée, pas à une soirée, et je ne veux pas attirer l'attention ni me faire cataloguer, car le lycée est avant tout un lieu où règnent les préjugés et les clichés vieux de plusieurs siècles.

Je sors de la salle de bains prête à conquérir le monde et à obtenir une bonne note. Je vais réveiller Anna pour aller à l'école, vérifie mon nouveau sac de cours une dernière fois, puis me rends dans le salon pour attendre ma petite sœur. Anna et Carole entrent toutes les deux dans le salon. Carole nous fait un gros bisou, nous

souhaite bonne chance avant notre départ. Je sais qu'elle aimerait nous déposer pour notre premier jour, mais elle doit aussi faire sa rentrée dans son nouveau cabinet, affronter de nouveaux confrères et consœurs sur le champ de bataille du palais de justice. Aucun de nous ne peut se permettre d'être en retard.

Carole m'a autorisé à prendre la voiture aujourd'hui. C'est plutôt rare, car je n'ai pas le permis depuis longtemps et je ne paie pas l'essence. Je dépose Anna devant son école primaire. Elle prend sa boîte à goûter, respire un grand coup, me dit au revoir d'un signe de la main, et court rejoindre sa nouvelle maîtresse qui l'attend devant le portail. Je ne m'inquiète pas pour ma sœur. Elle a toujours été sociable et se fera de nouvelles amies en un rien de temps. Je me demande juste si elle trouvera un petit ami. J'espère que non, car si ma sœur de 8 ans trouve un copain avant moi, ce serait la honte. Je continue mon chemin sans me perdre dans cette ville. Je n'aime pas conduire dans une ville inconnue, mais je n'avais pas d'autre choix. Je devrais peut-être faire des repérages, mais il est trop tard maintenant, je dois foncer.

Je finis par trouver le parking de l'école. La vue des bâtiments me retourne l'estomac et me fait suer tellement je stresse. Je cours jusqu'à l'entrée du lycée, bien plus imposant que celui où j'étais scolarisée jusqu'à maintenant. Des dizaines d'ados rentrent comme chez eux. Moi, j'ai la gorge sèche et l'estomac noué, mais je prends sur moi et pénètre dans l'établissement. J'observe autour de moi, appréciant la diversité des élèves. Nous sommes tous pareils et en même temps différents. Il y a les geeks avec leurs lunettes et leurs consoles, les punks avec leur maquillage noir sous les yeux, les populaires avec leurs chaussures de marque, les intellos avec leurs livres, et les nouveaux comme moi qui cherchent leur chemin. Malgré nos différences, nous partageons tous la même appréhension du regard des autres, un poids et des jugements sans nuance. Je fais partie de ces personnes qui marchent discrètement pour ne pas être vues. J'observe discrètement pour repérer des camarades potentiels, bien que je sois consciente de la relativité de mon jugement sur des inconnus.

La cloche n'a pas tardé à sonner. Mon objectif est de trouver le nom de ma classe et le numéro de mon casier. Un surveillant m'avait informée lors des portes ouvertes il y a quelques jours que je devrais avoir un tuteur pour m'orienter dans le lycée, mais je ne l'ai pas encore trouvé. J'espère simplement que ce n'est pas le blondinet d'hier. Avec tous les lycées à Londres, ce serait vraiment malchanceux qu'il se trouve ici.

Je découvre que ma classe est la première B, et mon casier est le numéro 0802. Je consulte le plan pour m'orienter et traverse le couloir pour rejoindre le bâtiment des casiers et des salles de classe. Guidée par des panneaux ingénieux installés tous les deux mètres, je trouve mon casier et dépose les affaires dont je n'ai pas besoin. Puis, je me demande dans quelle salle je dois me rendre pour rejoindre ma classe. Alors que je commence à réfléchir et à stresser, je sens une tape sur l'épaule. Je me retourne et me retrouve nez à nez avec une grande brune élancée qui approche son visage à deux centimètres du mien. Surpris, je me colle contre mon casier. Elle est un peu trop près, me fixe intensément, et tient un classeur dans les mains. Après avoir examiné attentivement ses fiches, elle me regarde de nouveau et me demande en souriant :

— Bonjour, je m'appelle Leslie Jarion. Et toi, tu es Maria Toriane, la nouvelle élève ?

— Heu oui, c'est bien moi, dis-je timidement.

— C'est bien ce que je pensais ! L'année dernière, les élèves m'ont élue, ainsi que deux autres étudiants, déléguée générale des élèves jusqu'à novembre prochain. Je suis chargée d'accueillir les nouveaux élèves, et comme tu es la seule nouvelle de première cette année, je serai à ta disposition. Je suis ta tutrice, en quelque sorte, dit-elle avec un large sourire.

— D'accord, merci beaucoup. Pourrais-tu m'indiquer la classe de première B, s'il te plaît ? je demande un peu gênée.

— Première B, trop cool ! On est dans la même classe. Ça va être une super année, tu verras. Je connais le lycée et ses élèves comme ma poche ! Viens avec moi, c'est par là. Je vais te faire une petite visite.

Elle me fait signe de la suivre et me guide à travers tout le lycée, m'indiquant à chaque fois ce qui se trouve dans les salles que nous croisons : le CDI, la cantine, la salle de chimie, le foyer des élèves. J'écoute attentivement et essaie de mémoriser toutes ces informations. J'ai vraiment de la chance d'être tombée sur cette fille. Elle a l'air vraiment sympa et pleine de vie, me rappelant Anna sous certains aspects. Nous montons les escaliers et retrouvons plusieurs élèves rassemblés devant la salle de classe. En entrant dans la salle, elle me tire vers le fond. Nous sommes dans une salle de sciences, avec des paillasses blanches et une odeur de produits chimiques qui emplit la pièce. Je m'installe tranquillement et sors mes affaires. Soudain, en relevant les yeux, un sentiment de stupéfaction et de désarroi m'envahit. Devant nous, quelqu'un est assis. Je reconnais immédiatement cette silhouette masculine et assurée, avec ses cheveux blancs. C'est encore le blondinet que j'ai croisé au parc hier. Avec toutes les classes de ce lycée, les deux mille élèves inscrits ici, il a fallu qu'en plus de tomber dans le même lycée, on se retrouve dans la même classe. Et il fallait qu'il soit assis devant moi. C'est vraiment la poisse. Je n'ai aucune envie de le voir tous les jours et de l'entendre parler avec son sourire stupide, me rappelant sans cesse que j'ai le mot « nage » ou « ange » tatoué sur le bras. Il aurait pu ne pas me calculer de la journée. Ce serait tellement plus simple s'il ne m'avait pas vue. Mais évidemment, non. Il se tourne vers nous, sourit fort et claque la bise à Leslie, qu'il ne pensait pas retrouver dans sa classe. Puis, il se tourne vers moi et me tend la joue comme si nous étions amis depuis des siècles. Je recule ma tête, il me regarde, affiche un sourire moqueur et prétentieux, puis dit :

— Mais c'est ma jolie rebelle du parc ! Tu vois, je t'avais dit qu'on se reverrait. Il faut croire que c'était écrit.

— Je ne crois pas au destin, et ne mets pas de pronom possessif dans tes phrases quand tu parles de moi. Je ne suis ni ton objet ni ton pote, dis-je sèchement.

— Hou, ma rebelle a envie de me résister aujourd'hui, répond-il en passant sa main dans ses cheveux blancs.

— Ça doit sûrement être écrit ! Je réplique sarcastique.

— Ta répartie est toujours aussi incisive. On va pouvoir être plus souvent ensemble tous les deux, maintenant qu'on est dans la même classe, en tout bien tout honneur, bien sûr, dit-il en souriant.

— Alors là, j'aurais préféré naître sans oreilles plutôt qu'entendre ça ! dis-je le souffle coupé.

— Elles disent toutes ça au début, sourit-il en tirant la langue.

Des dizaines de mots pas très orthodoxes me viennent à l'esprit pour le qualifier. Je veux l'envoyer bouler pour lui faire fermer sa bouche et imposer mon caractère tout de suite. Cependant, la professeure entre dans la classe pour prendre l'appel. Ce mec est complètement idiot, mais je ne vais pas me laisser faire, surtout pas par une racaille de son genre. Il ne perd rien pour attendre, je m'en occupe après.

La professeure demande le silence. C'est une femme très élégante. Elle retire sa longue veste noire, recoiffe rapidement ses cheveux bruns, déballe ses affaires sur son bureau, branche son ordinateur, aligne ses stylos et allume le projecteur. Leslie s'approche de moi et me glisse à l'oreille, en montrant du doigt monsieur blondinet :

— Tu connais Alban Rumeur ?

— Quoi, monsieur prétentieux est le fils du propriétaire du manoir, c'est une blague ? Disons que oui, je le connais. Je l'ai rencontré hier au parc, mais ça n'a pas été une bonne rencontre, dis-je mal à l'aise.

— Je crois qu'il n'est que le neveu du propriétaire. Il est très gentil, mais il est très entreprenant et aime beaucoup la compagnie des filles. Tu lui as peut-être tapé dans l'œil, répond Leslie discrètement.

— Alors là, c'est le pompon. En plus, il...

— Silence, s'il vous plaît, dit la professeure, qui avait enfin fini de ranger son bureau. Je suis Madame Brin, votre professeur de français et votre professeur principal jusqu'à la fin de l'année scolaire. Vous allez passer la matinée avec moi, vous n'avez pas cours cet après-midi, et vous suivrez votre emploi du temps normal dès demain. Donc, on va commencer par lire le règlement, et je vais dans un second temps évaluer votre culture en poésie. Comme j'adore le travail d'équipe, je vais former des équipes de trois.

Cette prof a l'air sympathique mais assez stricte. Leslie m'explique discrètement que Madame Brin est très exigeante. Elle est très compétente, peut transformer n'importe quel cancre en premier de la classe, aime la rigueur et la politesse, et déteste les élèves de mauvaise foi ou irrespectueux. Elle favorise le travail d'équipe et est toujours présente pour ses élèves.

Après avoir passé deux longues heures à lire un règlement qui ressemble à tous les autres, qui n'apporte rien de neuf, à passer en revue les différentes matières, les différents professeurs, les examens de fin d'année, les valeurs de l'établissement, pris en compte les demi-pensionnaires et les externes, les dates de naissance, la poursuite d'études, les rêves et les diplômes de chacun, et tout le reste, elle commence à former les équipes dans la classe. Elle énumère la liste d'appels jusqu'à trouver le nom de Leslie dans la liste d'appels.

— Leslie Jarion, vous serez avec Maria Toriane et Alban Rumeur.

— Fais chier ! dis-je discrètement.

Super, ma journée commence bien. Je suis avec le type que je déteste le plus dans cette classe. Elle n'aurait pas pu me mettre juste avec Leslie, surtout que, stupide comme il est, ce n'est pas lui qui va aider pour la poésie. Je l'imagine déjà me regarder avec cette aire moqueuse. Ça ne va pas le faire. Il va y avoir un meurtre avant la fin de l'année dans cette classe. Je suis sûr qu'il est bête en plus d'être prétentieux et vicieux. Il m'énerve à un point que j'en ai une poussée d'acné et des démangeaisons. Il se tourne vers moi et Leslie, il me regarde avec attention. Je sens mon sang bouillir et la moutarde me monter au nez. Avant qu'il ouvre sa bouche de blondinet stupide, je lui dis sèchement :

— Si tu me racontes encore que tu avais raison en me disant qu'on finirait par être ensemble, je te garantis que je ne discute plus, je te claque !

— Mais je n'ai encore rien dit. Jolie rebelle, dit-il avec un large sourire.

— Bon, prenez une feuille par groupe. Je vais vous écrire au tableau 2 vers de 5 poèmes français différents, et vous allez écrire le nom de l'auteur et, si vous le connaissez, le nom du poème, dit

Madame Brin. Je donnerai une note qui ne sera dans votre moyenne que si elle est supérieure à 10.

Elle écrit les cinq vers au tableau. Je pense pouvoir avoir une bonne note. Mes parents étaient originaires de Paris, et mon père me lisait de la poésie pour m'endormir le soir quand j'étais petite. Je pense pouvoir sans problème trouver ces poèmes. Avoir des origines françaises m'a beaucoup aidé dans ma vie. Madame Brin finit d'écrire au tableau les différents vers. Je me saisis du stylo de Leslie et de la feuille. Je connais absolument tous les vers que je vois écrits. Mes parents adoraient la poésie. Ils chantaient souvent des poèmes, notamment en cuisinant. J'ai encore leur voix dans ma tête. Je les revois réciter du Rimbaud. Je mets nos trois noms sur la feuille et lève le doigt sans prendre en compte Alban et Leslie, que je n'ai même pas laissée parler. Je ne suis vraiment pas douée pour les travaux de groupe, mais j'étais vraiment dans mon élément. Mon père connaissait beaucoup de poèmes, j'ai fini par en apprendre quelques-uns. Elle vient ramasser notre copie. Nous sommes les premiers à avoir fini, à la surprise générale. Même la prof est étonnée. Je redonne le stylo à Leslie, qui me regarde avec stupeur, au même titre qu'Alban.

— Ma rebelle est intelligente, dit Alban en mettant sa main sur mon épaule.

— Je ne passe pas mon temps à zoner dans les parcs et à regarder tout le monde de travers, alors j'ai plus de temps pour apprendre la littérature, dis-je avec humour.

— Non sans rire, c'est impressionnant. Moi, je connais le nom de quelques poètes français, mais je n'ai jamais retenu les noms des poèmes, dit Leslie.

— Je n'ai aucun mérite. Mes parents étaient français, et j'ai vécu à Paris pendant 5 ans, dis-je, gênée par tant de compliments.

— Pourquoi « étais » ? demande Alban intrigué.

La sonnerie retentit, et je pars sans même dire au revoir à Leslie. Je ne veux absolument pas parler de ça avec Alban ni avec Leslie. Je l'aime beaucoup, mais je ne la connais que depuis 4 heures. Je ne sais absolument pas pourquoi je ne veux pas parler de mes parents, sûrement par fierté ou par pudeur.